

Comment fabriquer le réel de l'anthropocène ?

Ce que les trois journées du Groupe Artistique d'Exploration Scientifique donnent à voir, si l'on choisit de s'écarter un moment de la thématique officielle « Savoir des limites, limites aux savoirs », c'est un phénomène transversal : chaque intervenant-es, chaque discipline, chaque pratique rencontre le réel comme quelque chose qu'il faut fabriquer pour pouvoir le penser. Il me semble que l'enjeu commun est celui de la construction du monde pensable et modulable, par extraction, modélisation, expérimentation, récit ou image.

Nous avons compris, par les différentes interventions, que le moment « anthropocène » est principalement appréhendé comme celui de la crise environnementale globale, marquée par les dérèglements climatiques, l'érosion de la biodiversité et/ou l'épuisement des ressources. L'historien Steve Hagimont rappelait que la promesse d'une croissance infinie, soutenue par la foi dans le progrès et le techno-solutionnisme, a longtemps permis de neutraliser la question des contraintes matérielles, en les reléguant au rang d'obstacles temporaires appelés à être surmontés par l'innovation. Or, l'anthropocène marque précisément le moment où cette promesse devient difficilement tenable. Les scientifiques rencontrés ont insisté sur l'épreuve majeure pour les savoirs que ce moment permet : décrire, expliquer, gouverner et surtout, fabriquer le matériel. Le réel n'apparaît plus comme un objet à observer ou à gérer, mais comme une « matérialité agissante » (en reprenant les mots de Julien Weisbein), résistance et parfois indisciplinable, qui déborde les prises scientifiques héritées.

Dans ce contexte, les savoirs scientifiques sont contraints d'inventer de nouvelles médiations pour continuer à opérer. Les instruments de mesure, les dispositifs expérimentaux, les récits historiques et les modélisations nous ont été présentés pendant les trois jours comme des manières de fabriquer un réel saisissable, en réponse à l'impossibilité croissante d'un accès direct à des phénomènes complexes et instables. La fabrique du réel est apparue dans les interventions comme une nécessité épistémologique indissociable des conditions matérielles, historiques et politiques de sa production, pour tenter de le stabiliser temporairement, de le discuter et donc de le partager.

Quels instruments pour fabriquer un réel saisissable ?

Dans les différentes interventions, l'océan constitue un cas intéressant d'un réel difficilement saisissable. Milieu liquide, profond, sombre et mobile, il échappe aux capacités ordinaires de la perception humaine. Mais l'océanographie contemporaine

appréhende cet objet qu'au prix d'une reconstruction instrumentale complexe, fondée sur des prélèvements, des capteurs, des indicateurs et de modélisations qui transforment des circulations invisibles en données interprétables. Les interventions de l'océanographe géochimiste Catherine Jeandel et du politiste Julien Weisbein ont décrit un océan qui devient connu parce qu'il serait reconstruit, par des isotopes, des signatures biochimiques, des séries temporelles, assez éloignées des représentations intuitives associées à la surface maritime. Cette médiation instrumentale est d'autant plus centrale que l'océan étudié est un océan de l'anthropocène, déjà profondément affecté par les changements climatiques. L'acidification des eaux, la perturbations des écosystèmes et la modification des cycles chimiques imposent de penser l'océan comme un milieu transformé et fabriqué, dont la résilience devient elle-même un objet scientifique.

Dans le même mouvement, les dispositifs expérimentaux développés en écologie théorique, que nous avons observés dans le laboratoire SETE de Moulis, participent à cette entreprise de stabilisation temporaire du réel. En recréant artificiellement des environnements contrôlés (un « métatron aquatique et terrestre »), ils rendent observables un vivant devenu imprévisible dans des dynamiques « anthropo-naturelles ». La nature étudiée est une nature comptée, paramétrée et isolée par nécessité méthodologique.

Historiciser la nature pour l'appropriier et la gouverner

L'histoire environnementale montre que le réel a aussi été construit, sur le temps long, par des récits et des savoirs orientés. Steve Hagimont et Julien Weisbein rappelaient que la « nature », telle qu'elle est pensée en Occident, est le produit de processus historiques d'appropriation, étroitement liés aux dynamiques coloniales, industrielles et impérialistes. L'exploitation de la Terre à partir du 18^e siècle s'est accompagnée d'une mise en savoirs de la nature, destinée à légitimer et optimiser son usage économique. Les différentes interventions ont ainsi insisté sur le rôle des savoirs naturalistes, des récits du progrès et des doctrines administratives dans la production d'une vision d'une nature transformable, perfectible et donc fondamentalement illimitée. Par exemple, les théories climatiques anciennes, attribuaient aux sociétés européennes la capacité de « civiliser » le climat par le déboisement ou l'aménagement des territoires. Selon Steve Hagimont, les alertes contemporaines sur l'effondrement ou les limites de la croissance apparaissent alors comme des révélateurs tardifs d'un impensé historique. Le réel écologique ainsi fabriqué n'a pas soudainement changé de nature, mais ce sont les conditions matérielles et politiques qui rendent désormais visibles les contradictions d'un rapport à la Terre fondé sur l'« illimitation ».

Face à la crise des catégories politiques, des images et des affects

Les différentes interventions des scientifiques rencontrés lors de ces journées ont permis de réfléchir aux formes classiques de production et de diffusion du savoir écologique. Elles ont montré que les rapports scientifiques, les courbes, les scénarios ou les cartes se heurtent à une difficulté récurrente, celle de l'incapacité à produire un rapport sensible au réel qu'elles fabriquent et décrivent. En effet, la complexité des modèles et l'abstraction des indicateurs tendent à distancier les publics, voire à produire des effets de sidération et de découragement. C'est dans cet espace de décalage entre savoir scientifique et expérience vécue que s'inscrivent, selon la climatologue Iris-Amata Dion, des formes alternatives de médiation, telles que la bande dessinée par exemple. En mobilisant le dessin comme mode de narration scientifique, ces dispositifs opèrent une transformation du régime de visibilité et de médiatisation du réel écologique, en donnant corps à des phénomènes invisibles et en rendant lisibles les trajectoires scientifiques complexes. Pour Iris-Amata Dion, la médiation visuelle s'accompagne d'un travail sur les affects, avec la prise en compte de notions telles que la « solastalgie » (une détresse liée à la transformation irréversible des environnements familiers) pour témoigner de l'importance des dimensions émotionnelles des connaissances. La fabrique du réel ne chercherait plus ici à neutraliser l'émotion mais l'intégrerait comme une condition de possibilité de l'appropriation du savoir.

Quelles politiques de la matérialité ?

Pour Julien Weisbein, la difficulté à saisir pleinement le réel écologique traverse la science politique, celle-ci étant confrontée à des objets qui peuvent « mettre en crise » ses catégories analytiques fondamentales. Il rappelle que la discipline (historiquement forgée pour penser les rapports de pouvoir, les institutions et des conflits dans un monde terrestre, stable et anthropocentrée) se heurte à la matérialité mouvante et agissante des phénomènes environnementaux, posant alors deux questions. D'une part, celle des réponses institutionnelles aux limites écologiques (rationnement, régulation, sobriété et tentatives de planification de l'environnement). D'autre part, celle des limites épistémologiques des savoirs politiques en eux-mêmes, mis en difficulté lorsqu'il s'agit de penser des non-humains, des milieux liquides ou des dynamiques systémiques qui échappent, par exemple, aux cadres classiques de l'action publique sectorisée. Le politiste formule par exemple une autocritique face à l'incapacité à attribuer une « agentivité » à des phénomènes non-humains qui l'intéressent, tels que la vague. Dans cette perspective, il demeure sceptique face à des « politiques de la matérialité » (la matérialité écologique apparaît dans sa présentation davantage comme une épreuve adressée aux catégories de la science politique que comme un principe structurant l'analyse). Néanmoins, en appelant à se décentrer des arènes classiques du pouvoir, il ouvre une voie pour commencer à saisir les effets politiques de cette matérialité. C'est

en observant des situations moins institutionnalisées, où les phénomènes environnementaux contraignent directement l'action, qu'il entrevoie comment la matérialité peut peser sur les formes de gouvernement et d'action publique.

Peut-on fabriquer le réel sans le dominer ?

Revenir à la fabrique du réel permet de relire l'ensemble des interventions des scientifiques rencontrées comme une série de réponses à une même difficulté, celle de l'impossibilité de penser le monde sans passer par des opérations de mise en forme. Qu'il s'agisse d'extraire des données océaniques, de modéliser des écosystèmes, de reconstruire l'histoire environnementale, de donner à voir le climat ou de rendre intelligible des objets politiques, le réel ne se donne pas immédiatement mais est fabriqué pour devenir pensable et gouvernable.

L'enjeu est ainsi de comprendre comment cette fabrique s'opère et ce qu'elle engage. Ce qui m'a beaucoup intéressée dans ces trois journées est que ce processus n'est pas synonyme de domination si et seulement si on en reconnaît les limites, les angles morts, les arbitrages et leur caractère socialement situé. C'est accepter que la fabrique du réel écologique ne soit ni totale, ni définitive, mais toujours provisoire et située. C'est dans ces termes que l'on peut être plus attentif·ves aux matérialités, aux temporalités plus ou moins longues et, surtout, aux expériences vécues. Ces journées ont renforcé notre conviction que la fabrique du réel gagnerait à se penser moins comme une entreprise de domination que comme une pratique de mise en relations : entre disciplines, entre humains et non-humains, entre savoirs et expériences sensibles, etc. C'est peut-être en assumant pleinement le caractère construit de nos façons de comprendre le monde que les savoirs peuvent éclairer l'action, sans prétendre remplacer le réel qu'ils cherchent à saisir.